

Face à une situation à la fois aussi nouvelle et aussi évolutive, comment l'adulte réagit-il ? Comment devrait-il réagir ? Telles sont les questions qu'il est maintenant indispensable de poser, s'il est vrai que, compte tenu des innombrables liens qui les mettent nécessairement en relation avec les adolescents, la situation des uns et celle des autres n'est guère dissociable.

L'insécurité des adultes

La nouveauté, c'est, désormais, qu'on peut de moins en moins décrire la psychologie des adolescents sans décrire celle des adultes. Certes, ceux-ci ont toujours été surpris, choqués ou déçus par la crise adolescente, surtout dans les cas où elle connaissait, au sein de la famille, une acuité particulière. Mais, après les années 1968, c'est souvent un sentiment de peur, voire de frayeur, qui s'empara d'eux devant les ruptures violentes

que connut souvent la vie familiale, devant l'essor d'attitudes naguère perçues comme scandaleuses et à la perspective des retombées et de prolongement d'ordre socio-politique considérables que comporte la critique des institutions. La stupeur ressentie convainquit donc d'essayer de « comprendre » les adolescents et leurs aspirations, d'évaluer les risques, de prévoir ce qui allait se passer, de s'y ajuster au mieux. Fort de la mode du temps, on se mit donc à « dialoguer » et, sous l'égide de mille organisations également empressées, on organisa mille débats entre adultes et adolescents, ou entre parents et enfants.

Or ce qu'il faut souligner vivement, c'est que cette attitude, issue d'une anxiété massive des parents, est à son tour, et à son insu, très anxiogène. Alors que, en effet, les adolescents désirent des adultes qui soient vraiment des adultes, à qui s'opposer, ils ont désormais trop souvent à faire, et ils le perçoivent bien, à des sujets passifs et informes, démissionnaires, dont l'insécurité accroît la leur, au point qu'on se demande chez qui la panique est la plus forte. Ainsi s'est désormais mis en place un processus de causalité circulaire, telle que la peur de l'un accentue celle de l'autre et réciproquement. De ce fait, les adultes accusent la situation-même qu'ils redoutent ; ils sont devenus de sûrs inducteurs des troubles qui les angoissent et renforcent la crise adolescente qu'ils voudraient ou prétendent limiter. La nouveauté la plus forte de la problématique adolescente actuelle, c'est donc bien, et de plus en plus, cette anxiété des générations antérieures qui nourrit celle de leurs descendants.

De plus, l'insécurité des adultes contribue à freiner la maturation des adolescents. C'est le cas aujourd'hui

car, ayant trop perdu confiance en eux pour pouvoir conduire une éducation, craignant de perdre le contact, les premiers adoptent volontiers vis-à-vis des seconds une attitude de flatterie, les approuvent inconditionnellement, applaudissent à n'importe quelle absurdité pourvu qu'elle émane des « jeunes », ainsi devenus l'objet d'une sorte d'idolâtrie naïve. Telle est bien cette attitude démagogique d'aumôniers qui, par des « consultations » incessantes ou des sollicitations d'avis sur des sujets auxquels les intéressés n'ont jamais songé, canonisent les jugements les plus mal fondés ou les moins informés. Tel est aussi celle de divers types d'éducateurs qui, espérant se faire bien voir ou mieux recevoir, s'activent à la destruction des institutions et des valeurs, et se déclarent ensuite tout étonnés de les voir s'effondrer ; d'autres, forts de leur prestige, diffusent n'importe quelle idée, sans se soucier des effets qu'elle produira et des déséquilibres qu'elle provoquera chez ceux qui ne sont pas encore assez mûrs pour les entendre ou encore, face au rejet de la culture scolaire, s'en font, inconsciemment ou délibérément, les alliés tout en s'affirmant ensuite désolés de la fréquence des échecs et de l'incapacité de l'Ecole à démocratiser nos Sociétés ; d'autres, enfin, tout en affirmant servir la liberté qu'ils confisquent, exploitent au service des fins idéologiques les plus diverses l'incertitude ou la malléabilité des adolescents. Or, comme le dit encore M. Alzon, ceux-ci ne désirent pas « voir consacrer leur infantilisme par des intellectuels... (à qui) la démagogie sert de pensée » (1) Et le même auteur reproche instamment à Margaret Mead

(1) C. Alzon — *op. cit.*, pp. 141-142.

de tout attendre de « ceux-là mêmes que leur âge prive de la connaissance et de l'expérience nécessaires » (2).

Enfin, leur stupeur passée, certains en sont venus, selon l'expression consacrée, à se « remettre en question » et ont entrepris de réviser leur échelle de valeurs. Profitable révision ! Comme le suggère M. Le Du (3), elle leur fournit en effet le prétexte qu'ils attendaient pour abandonner des normes qui leur pèsent ou des engagements qui leur coûtent. Voulant paraître jeunes, ou « se mettre au goût du jour », ils tirent argument de l'évolution contemporaine pour s'autoriser à rejeter des obligations qui les encombraient et retrouver leur « liberté ». A ceux-là les adolescents ont, au total, bien rendu service.

autorité ou liberté ?

Beaucoup de parents, néanmoins, se demandent et demandent, en particulier à tous les organismes qui proposent de faire leur éducation, s'ils doivent ressaisir leur autorité ou accroître leur libéralisme. Souvent, en effet, ils hésitent, prennent des styles contradictoires, oscillent d'un comportement à un autre ; sentant leur autorité contestée, ils ne savent guère s'il faut l'abandonner ou la ressaisir. Ils perçoivent l'inadéquation des modalités antérieures de leur présence mais voient mal quelles modalités nouvelles leur substituer. Au total, ils

(2) *Id.*, p. 17.

(3) M. Le Du a bien souligné cette situation dans son ouvrage *Jusqu'où iront-ils ?*

croient volontiers devoir choisir entre autorité et liberté. Aussi faut-il, pour clarifier le problème du meilleur comportement, élucider ces deux concepts.

Ce qu'on appelle attitude autoritaire est simple à définir : c'est celle qui procède par *contrainte*, quelles qu'en soient les modalités : celles-ci varient en fonction des pays, des époques, et surtout des usages du groupe, des milieux socio-économiques et professionnels, de la personnalité et de la psychologie des parents. Elle sera donc plus ou moins répressive selon les cas et fera appel à des types divers de sanctions. Mais elle implique toujours que le père exerce sa souveraineté et ne se préoccupe pas de l'adhésion des enfants à ses stipulations.

Ce qu'on appelle attitude libérale est également simple à définir : c'est celle qui évite d'imposer et qui recherche l'adhésion. Mais elle peut s'exercer de manières très diverses : entre la simple recherche d'une attitude bienveillante qui s'efforce d'éviter les sanctions, et l'extrémisme d'une attitude libertaire, il y a une infinité de degrés et de nuances.

« L'auto-discipline » elle-même enveloppe une multiplicité de modalités possibles. On ne saurait donc assimiler ni réduire à l'unité toutes ces attitudes qui se disent ou qu'on dit libérales : si le principe est clair, les réalisations sont trop diverses pour que l'usage imprécis de l'expression permette de savoir à quel comportement concret elle correspond.

Il faut ajouter que la situation réciproque de ces deux tendances est assez paradoxale : en effet, l'attitude autoritaire a été constamment critiquée ; depuis Rabelais et Montaigne jusqu'à la psychologie contemporaine, on en a facilement montré les insuffisances et les dangers ;

mais il reste qu'elle fut longtemps pratiquée. Au contraire le bien-fondé et la supériorité de l'attitude libérale ont été clairement montrés ; mais, en dépit de cette argumentation, elle n'a guère été adoptée ou a dégénéré en un abandon dans lequel certains auteurs voient la source de beaucoup de maux ; ils cherchent alors à réhabiliter une attitude autoritaire.

Or, dans tous ces débats, le problème est posé en termes de choix : on oppose une éducation par la liberté à une éducation par l'autorité, comme si l'une et l'autre s'excluaient ; on assiste à une oscillation qui fait, selon les cas, préférer l'une à l'autre, et l'on constate l'échec alternatif de l'une et de l'autre. Il y a là une erreur de méthode aussi bien du point de vue théorique que pratique. En effet, il n'y a pas à choisir entre autorité et liberté dans l'éducation. Le choix est à faire entre des *types d'autorité* et des *types de liberté*. Ainsi l'autorité peut-elle être tyrannique : alors elle est faiblesse, au même titre que certaines formes de libéralisme et ces deux formes de faiblesse se retrouvent, parfois, à des moments différents, chez le même éducateur. Au contraire, il y a une forme d'autorité qui émane du prestige et qui, dans cette mesure, est assez forte pour reconnaître aux enfants des zones de liberté. De même, la liberté peut être donnée à ceux-ci de manière progressive et délibérée, à des fins lucidement éducatives. Elle peut aussi être la forme d'un abandon, d'un désintérêt à leur égard, se présenter comme une solution de facilité et émaner alors de la négligence. Il y a donc diverses formes d'autorité et de liberté qu'il faut distinguer et analyser : se contenter d'opposer les deux termes est superficiel et trompeur. C'est pour cela que beaucoup de débats éducatifs demeurent verbaux et insignifiants. Ils opposent

des concepts qui n'ont pas la même signification pour tous les interlocuteurs : il faut donc *dépasser cette opposition*.

Il faut distinguer entre autorité et autoritarisme — il faut distinguer aussi entre libéralisme et faiblesse. C'est la faiblesse qui cherche à se dissimuler par l'autoritarisme et qui l'entraîne. Au contraire, l'autorité réelle est aisément libérale car, dans la mesure où elle émane du prestige personnel de celui qui la détient, elle n'a pas besoin de recourir à l'autoritarisme.

Ainsi pouvons-nous conclure que :

— l'autoritarisme n'est pas l'autorité mais sa dégénérescence ;

— la faiblesse n'est pas le libéralisme mais sa dégénérescence ;

— la faiblesse et l'autoritarisme s'appellent l'un l'autre ;

— l'autorité seule permet d'atteindre la liberté.

discipline et initiative

Il faut pousser plus loin l'analyse et se demander ce que doit viser l'éducation lorsqu'elle s'adresse à des sujets qui ne sont plus des enfants. L'esprit de discipline est-il la première vertu à développer chez les adolescents ? C'est ce que pense, entre autres, M. Cuvillier : « La première vertu que l'éducation morale doit développer, c'est l'esprit de discipline ». Convient-il d'adopter cette perspective ou de la rejeter ?

Qu'il faille l'adopter, d'aucuns le pensent d'abord

parce que cela leur semble utile à l'adolescent lui-même : pour l'amener à se soumettre aux nécessités et aux duretés de l'existence ; pour apprendre à se maîtriser lui-même et à acquérir la domination de ces propres impulsions ; pour s'affranchir de ses désirs et assouplir son caractère au contact des exigences d'autrui ; pour subordonner le principe de plaisir au principe de réalité.

Ils croient que son développement est indispensable à la société. On connaît trop pour qu'il soit utile d'y insister les considérations banales sur l'incivisme, la préférence donnée à l'intérêt particulier et, investissement, sur l'avantage d'une préparation à la discipline et du développement du sens de la participation au groupe et de la soumission à ses règles. En constatant qu'une certaine crise de l'autorité se manifeste à plusieurs niveaux et qu'elle engendre des conséquences fâcheuses, on en vient facilement à montrer l'avantage et l'urgence de restaurer, d'approfondir et de développer l'esprit de discipline.

Or celui-ci comporte d'abord un danger moral : sous prétexte de donner à l'adolescent le sens de l'obéissance, on oublie de développer chez lui la capacité d'initiative, le sentiment des responsabilités, la confiance en soi et en son jugement. *On néglige l'essentiel : développer l'autonomie morale.* On suscite alors la peur devant la réflexion et l'exercice du jugement critique ; on entraîne la lâcheté.

Un danger politique est également couru ; en accordant trop à l'esprit de discipline, ne va-t-on pas au-devant du vœu des régimes autoritaires, qui n'apprécient rien tant que la peur, l'abstention, l'idolâtrie aveugle des institutions, la crainte de discerner les problèmes ou de dénoncer les anomalies, comme celle de

s'informer et de tirer les conclusions de ses informations. M. Chateau écrit : « En toute époque, le problème le plus urgent est le problème éducatif, car c'est la solution qui lui est donnée qui, en fin de compte, modèle toutes les institutions : et il n'est point de démocratie possible si les enfants n'ont appris d'abord à être libres. »

Enfin et surtout, l'importance donnée à l'esprit de discipline peut tenir aux tendances personnelles des parents. Elle procède du désir latent ou patent de tranquillité, bien plus que de préoccupations éducatives. Nous l'apprécions parce qu'il facilite l'exercice de l'autorité, et il nous arrive bien souvent, sous prétexte de développer l'esprit de discipline, de former plutôt un esprit de servilité. En prétendant viser le premier, c'est souvent le second que nous atteignons. Dans la mesure même où la soumission des adolescents est agréable pour nous, nous sommes prompts à conclure qu'elle est bonne pour eux tant il est vrai qu'en toute circonstance il est beaucoup plus facile d'avoir affaire à des esclaves qu'à des hommes libres. Ainsi sommes-nous facilement tentés de substituer le dressage à l'éducation et à préférer les sujets sages, tranquilles, dépourvus d'initiative et de personnalité à ceux qui, parce qu'ils possèdent plus de vitalité et de valeur, sont aussi moins dociles et plus encombrants. De ceux-là nous disons parfois trop promptement qu'ils ont mauvais esprit.

Ce que l'adolescent attend des adultes, ce n'est plus une autorité qui s'exerce par la contrainte mais l'invitation à une relation bilatérale. Ceux auxquels va son estime, et parfois son admiration, sont ceux qui discutent avec lui, savent ouvrir et entretenir ce rapport : la famille parfois, des éducateurs divers, certains professeurs, naguère des aumôniers, des responsables et diri-

geants de mouvements, des animateurs de maisons de jeunes, ceux qui ne le prennent pas pour destinataire de leur désir de commander mais, en quelque sorte à égalité, parlent avec lui. Ceux qui exercent le plus d'influence, ce sont ceux qui ne cherchent pas à s'imposer ou à se poser en modèle, mais qui, plus modestement, vivent avec lui de manière simple et directe. Ce ne sont pas davantage ceux qui, mus par la pitié, la condescendance ou le sentimentalisme, « se penchent sur lui » ; de ceux-là il espère — et parfois il le dit — qu'à force de se pencher ils finiront bien par tomber.

Parmi les interlocuteurs privilégiés devraient figurer au premier plan les psychologues. C'est une chance pour un adolescent de bénéficier d'un entretien psychologique. Car il s'agit alors d'un dialogue qui se situe dans la vérité, au-delà des personnages conventionnels ou des fanfaronnades sociales ; le sujet est accueilli comme une personne humaine et perçoit chez l'interlocuteur ce sens et ce respect de la personne. Du fait que le dialogue est secret, il peut s'exprimer en toute franchise, aborder des problèmes qu'il n'ose pas traiter avec d'autres. Aussi en résulte-t-il souvent, outre le plaisir d'avoir été pris au sérieux, une grande libération, une vue plus lucide de soi et de ses problèmes, un horizon dégagé et clarifié. Il est éminemment regrettable que les circonstances diverses ou la prévention naïve qui demeure dans certaines familles à l'égard du conseil psychologique, ne permettent pas d'utiliser au maximum une aussi précieuse possibilité. Aussi bien s'avère-t-elle d'autant plus urgente que, du fait de la complexité de la vie sociale, des questions d'orientation et des cycles d'études, les parents sont de plus en plus débordés ; cette assistance devient donc sans cesse plus utile. Com-

ment ne pas en percevoir notamment le besoin lorsque, après le baccalauréat, beaucoup de ceux qui y ont réussi — sans parler de ceux qui y ont échoué — sont désemparés par l'ignorance des voies qui leur sont offertes et ne savent où s'adresser pour recevoir une information et un conseil ?

Les parents doivent à leur tour et eux aussi, acquérir cette capacité de relation. Mais, même lorsqu'ils en ont compris l'utilité, il ne leur est pas toujours facile d'y parvenir. C'est que les modalités de l'autorité ne dépendent pas, quelque illusion que nous en ayons, d'une détermination rationnelle ni d'une argumentation objective dont le bien-fondé pourrait ou devrait réaliser l'accord des esprits, mais des tendances psychologiques les plus profondes. Nous n'allons pas de la reconnaissance de la valeur d'une doctrine éducative à l'adoption de l'attitude correspondante mais de l'adoption d'une attitude à sa justification. Cela vient du plus profond de nous-même et seule la psychologie affective pourrait nous éclairer sur elle. Nos premières expériences vitales et sociales, telles que la psychanalyse les décrit, commandent nos réactions, et spécialement nos réactions éducatives. C'est à ce niveau profond que se situe l'origine des conflits et des inadaptations réciproques. C'est dire l'intérêt et la portée des organismes qui, comme l'Ecole des Parents, réunissent les familles pour traiter des problèmes psychologiques et surtout pour leur permettre de s'exprimer, de formuler leurs difficultés, voire leurs rancœurs, et ainsi de les dominer. De ces débats il résulte bien souvent une sorte de pacification des esprits et d'apaisement des conduites. C'est pourquoi on a pu penser que l'éducation des parents est le fait majeur et la plus grande nouveauté de l'éducation contemporaine.

Il serait bien erroné de croire que son efficacité découlerait de l'information qu'elle apporte sur la psychologie de l'enfant, sous la forme de conférences ou de brochures ; de telles techniques s'adressent exclusivement aux parents que leur niveau culturel ou leurs intérêts portent vers elles ; elles atteignent seulement ceux qui sont convaincus de l'utilité d'une formation plus poussée. Mais leur insuffisance tient surtout à ce que les maladresses éducatives ne proviennent ni du défaut d'intelligence ni du manque d'information, mais d'une déficience plus grave : le manque de sens psychologique et d'intuition. Or une telle carence n'est nullement améliorée par l'information psychologique ou psychopédagogique ; elle ne peut l'être que par une véritable évolution de la personnalité, qui réclame des méthodes spéciales de formation : un dialogue au sein d'un groupe suffisamment restreint pour que chacun puisse exposer ses difficultés et que lui soient préposés non des moyens généraux, mais des remèdes précis et adaptés au cas singulier exposé. Un tel entretien apaise les courroux, l'irritation latente ou l'agressivité déclarée à l'égard de l'adolescent. Ces procédés d'éducation des parents s'étendront de plus en plus car leur besoin croissant ne cesse de s'accuser. Mais, pour qu'on puisse le satisfaire, il faut préalablement former les animateurs, multiplier les conseillers formés à la fois à la psychologie des adolescents et aux techniques de groupes, mettre en place des institutions sur l'initiative desquelles de telles réunions puissent s'organiser. On voit qu'il ne suffit point de déclarer que les adultes doivent comprendre les adolescents : il faut aussi leur en fournir les moyens ; si une famille équilibrée parvient, tant bien que mal, à organiser ses rapports avec l'adoles-

cent, celle qui l'est moins n'y parvient guère sans recevoir une aide et un soutien. Ce sont eux qu'il convient d'aménager : cela fait partie aussi bien de la thérapeutique que de la prévention.

Si les parents doivent être les destinataires privilégiés de cette formation, d'autres doivent aussi en bénéficier, notamment les membres de l'enseignement et les « éducateurs » appelés à s'occuper des inadaptés et des autres. Non seulement la psycho-pédagogie de l'adolescent doit figurer de façon accrue au programme de leur formation, mais leur sélection doit être organisée de sorte que soient retenues exclusivement les candidatures des personnalités adaptables à cette tâche et convenablement motivées.

Ainsi voit-on que ce problème de l'autorité est au cœur des relations entre l'adolescent et l'adulte. Ce dernier se trompe lourdement lorsqu'il s'imagine que le premier la rejette entièrement : s'il en refuse certaines modalités, il aspire à d'autres, et attend le soutien dont il a besoin et l'orientation qu'il n'arrive pas à déterminer à lui seul. Il ne reproche à l'éducateur que d'être inférieur à sa tâche : et c'est lui être également inférieur que d'être tyran ou absent. Le malheur est que la complexité de ces notions déborde les possibilités de compréhension profonde de beaucoup qui, par manque de nuance et de souplesse, ne savent qu'osciller entre l'autoritarisme et l'insignifiance, dissimuler la deuxième par le premier ou abandonner ce dernier par faiblesse. Il faudra sans doute bien du temps, des efforts, des échecs et de l'amertume pour que la pensée s'éclaire sur ce point et que tous les adolescents bénéficient de l'attention ouverte, de la vigilance éclairée, de l'affection

maîtrisée et de la sécurisation lucide qu'ils souhaitent confusément.

En définitive, mais pourquoi faut-il aujourd'hui rappeler ces évidences ? il ne faut pas confondre la chaleur des relations avec le défaut d'exigence, la compréhension d'autrui avec la démission de soi-même, la consultation de l'autre avec la lâcheté devant la décision, le refus de l'autoritarisme avec l'absence de toute norme, l'attention aux aspirations des « jeunes » avec l'infantilisation de ceux qui ne le sont plus, le désir du progrès avec l'idôlatrie de n'importe quelle nouveauté, la sensibilité au « vécu » avec l'absence de pensée, la prise en considération des intérêts des adolescents avec l'oubli de la culture héritée, le désir de « dialoguer » avec la perte de l'identité de l'interlocuteur. Mais l'on sait, car ils l'assurent eux-mêmes en assez de publications et de propos sonores, que les éducateurs, les parents, le clergé et bien d'autres ont perdu leur identité, et l'on constate que, parfois, ils utilisent les adolescents pour se délivrer de leur propre adultité. Comment dès lors pourraient-ils les aider à y accéder ? Si et quand, par contre, ils réussissent à surmonter leurs propres incertitudes, alors ils aident les adolescents à se trouver.